

En cherchant mon nom

CARMEN BARBIERI

En plein centre il y a un club de strip-tease. Une simple boîte, avec tout ce qui caractérise les boîtes. Avec les jours qui passent, papa, une flaque de rosée s'est formée dans mes yeux – parfois grise, parfois bleutée. C'est le crachat opalescent du deuil, il s'est fait une place dans la chambre antérieure de mon regard. À chaque battement de paupière il me met de nouveau face au diorama de ton absence. À me voir, on sait tout de suite que j'ai perdu quelque chose récemment. Mais pas au même point que maman – elle a subi un effondrement total, y compris du point de vue financier. Un matin elle m'a dit: «Anna, on ne va plus trop pouvoir dépenser de sous pour un petit moment, il faut attendre la clôture des procès de papa et ensuite on verra ce qui reste. J'avais insisté auprès de ton père pour qu'il accepte de négocier. Inutile. Il aurait au moins pu se mettre d'accord avec les fournisseurs sur une certaine somme pour ne pas nous faire porter sa croix, nous laisser ce *pànteco*. Mais l'avocat est certain qu'ils vont payer. Il a dit de faire attention, si je reçois des appels, de ne rien dire et de ne laisser parler que lui. Je lui ai dit: Vous savez, Maître, on trouve un accord avec ces gens, on obtient une somme respectable, et tous ces machins, toute cette *semmenza* de métal qui m'inonde la maison, moi, je serai bien contente de la rendre. Enfin vu comme les choses avancent pour le moment, Anna, si tu veux rester à Rome tu dois te débrouiller toute seule. À dix-neuf ans c'est possible, moi j'ai commencé à travailler à quinze, alors bon.» Je ne veux pas rentrer à Naples, j'ai encore une partie des taxes universitaires à payer, verser l'argent dans le vide n'aurait pas de sens. Et puis j'ai une chambre en location, à trois cent cinquante euros par mois plus les charges, que je ne peux quitter qu'avec un préavis de seize semaines. J'ai pensé que d'ici quatre mois on serait en juin et que pour l'été non plus je ne voudrais pas rentrer à Naples. Donc voilà.

En plein centre il y a un club de strip-tease. Je le sais parce qu'il me l'a dit, Prêtre Noir, l'homme dont je ne veux laisser le nom écrit nulle part. De retour à Rome peu après ta messe de trentième, papa, j'ai été directement de la gare au presbytère. En cet exode, pas de message rassurant te confirmant mon arrivée; le destinataire n'est plus joignable. Inutilité de mon téléphone maintenant que tu n'es plus là pour communiquer. Ce matin-là je vais voir Prêtre Noir et je lui dis que j'ai besoin de travailler, parce que je suis jeune et orpheline de père et que je n'ai plus de mécène pour soutenir mes aspirations artistico-culturelles. Maman a déjà beaucoup à penser, et moi je veux continuer à étudier sans renoncer à ma petite chambre dans le quartier de Montesacro avec ses cyclamens sur le balcon. Le responsable de l'immeuble vient régulièrement les arroser pour Mme Saiu, la propriétaire de l'appartement qui vit en Sardaigne – avec cette excuse, il vérifie pour elle que tout est en ordre.

En plein centre il y a un club de strip-tease. Si je m'adresse à Prêtre Noir, c'est parce que ma colocataire serbe, Kiara, il y a quelques mois, a trouvé du travail comme femme de ménage chez des mémés de sa paroisse grâce à lui. Donc j'espère, moi aussi, trouver des ménages à faire. Mais Prêtre Noir me dit: «Tu es très belle.» Je sais que j'ai traversé cette saison de beauté absolue que Tomasi di Lampedusa décrit comme «volupté infiniment juvénile». Toutes les femmes à un moment dans leur vie ont été Lighea. Mais il arrive, pour certaines sirènes, que ce moment soit aussi celui des plus grandes douleurs. Il faudrait protéger notre chair d'écailles plus épaisses que celles que le deuil fait resplendir au-dessus de nos têtes. Au lieu de cela, nous nous exposons au soleil de l'angoisse sans aucune protection, presque comme si nous les cherchions, ces marques de notre traversée consomptive du temps.

En plein centre il y a un club de strip-tease. Prêtre Noir m'y emmène. Parce que pour le moment il ne connaît pas d'autres mémés qui ont besoin d'aide pour le ménage, mais il est

très ami. «très», dit-il, avec les propriétaires de cet établissement. Il dit aussi qu'il me fait confiance pour être discrète – il confond discrétion et désespoir –, et que là-bas je pourrai gagner très bien parce que je suis très belle. Il dit, ensuite, que si je m'applique, d'ici quelques mois je pourrai emménager dans un attique au-dessus de Piazza Barberini chez un autre ami à lui. Je lui réponds que je suis bien à Montesacro avec les cyclamens sur le balcon.

Quand je commence ils me mettent à bonne école chez Gabriela, la plus expérimentée de toutes. Ça me fait quatre cents euros par soir plus les commissions sur les bouteilles de faux Dom Pérignon que je réussis à vendre aux clients. En aparté, Gabriela m'explique que si je veux je peux aussi rentrer chez moi avec mille euros en poche chaque soir sans problème si je fais les «privés»². Un ou deux par soirée, deux suffisent. Je ne réponds pas. Après une semaine Prêtre Noir me demande si Gabriela m'a parlé du privé.

En plein centre il y a un club de strip-tease où j'ai appris à me toucher avec des mains étrangères pendant que Gabriela conseillait «si t'es timide ferme tes yeux, ça les dérange pas». Quand mamie appelle de Naples je dis «tout va bien»; à la question «tu as besoin de sous?» je réponds en inventant les revenus de nombreux cours de latin et de grec. Gabriela m'a appris les rudiments de la pole dance – six figures différentes pour grimper et rester en équilibre sur une barre. Une couche de rouille me brille sur tout le corps tandis que je me suspends, émergeant comme un souffle de la peau inconsistante dans laquelle je sens que tu m'as laissée. L'armure rougeâtre oxyde la nudité jusqu'à la faire disparaître.

Pensée parallèle: combien tu vaux sur le marché de la chair? Deux ou trois mots? Moi pas plus de cinq – bouge-le-cul-et-danse.

«Chérie, comment t'appelles?»

Gabriela ne sent rien, elle m'explique que c'est mieux comme ça, parce qu'il ne faut pas laisser d'odeur sur les clients, ça pourrait leur faire des problèmes quand ils rentrent à la maison retrouver leurs femmes, leurs compagnes, leurs enfants.

Je m'appelle Anna.

«Joli nom, Anna, simple. Pleure pas, faut pas pleurer – t'as besoin d'argent. Les hommes – les animaux, même chose. Mais t'inquiète pas. Allez chérie, choisis nom, donne-toi nom, change nom. Comment veux qu't'appelle?»

«Carla.»

«Carla? Pas sensuel Carla, excuse. S'rait meilleur Anna avec H devant alors. Pourquoi Carla?»

«Alors Boubie.»

«Boubie? Boubie c'est mignon. Tendre et doux comme toi, c'est bien. Si quelqu'un demande t'appelles Boubie. Ok? Alors à partir demain quand t'arrives et quand t'en vas, passez pas par la porte principale. On a l'entrée artistes. Après je fais voir. Ok?»

Pensée parallèle: «Pietà di noi e orgoglio con dolore» – «Pitié de nous et fierté dans la douleur», c'est le dernier vers du poème³.

Gabriela porte des extensions, on voit les bosses de colle qui dépassent sur sa tête. «Chérie. Sont trois choses que tu dois apprendre aujourd'hui. Position pompier, position pompier-croisé, petite chaise. Tout simple. Tu vas y arriver. Tranquille chérie.»

C'est seulement pour les sous, Gabriela, que je reste – ou les humains-animaux ou une forme d'anxiété antérieure –; c'est ce que j'aurais voulu lui dire. Mais en vérité, j'ai l'humide impression que ce qui m'y retient nuit après nuit, dans cette boîte, au centre d'une ville que je ne connais pas, c'est l'égarement d'un nom: le mien.

Extrait de Cercando il mio nome, choisi et traduit de l'italien par Elsa Cailletaud, avec un mentorat de Mathilde Vischer.

¹ Original: «voluttà giovanissima», dans *La Sirena* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (publié en 1961). Ici, expression proposée par Louis Bonalumi dans sa traduction de 1962, *Le Professeur et la sirène*.

² En français dans le texte.

³ «La ragazza Carla» d'Elio Pagliarani (1962). Ce poème n'a jamais été traduit en français, c'est donc une traduction personnelle du vers qui est proposée ici.

biblio

Cercando il mio nome
Feltrinelli Editore, 2021.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Plttard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



PHOTO ALESSANDRA DI RONZA

bio

CARMEN BARBIERI, née à Naples en 1984, est auteure et comédienne. Plusieurs de ses nouvelles ont été publiées sur des blogs culturels et des revues: «Abbiamo le prove», «Minima&moralia», «Rivista inutile», «Reader For Blind», «Lahar magazine», «Futura - Corriere della Sera». Finaliste en 2014 du prix Hystrio destiné aux jeunes comédien-ne-s, elle est l'auteure d'une thèse en philosophie du langage sur le théâtre pauvre de Jerzy Grotowski. *Cercando il mio nome* est son premier roman.

ELSA CAILLETAUD, qui traduit de l'italien et de l'anglais, s'intéresse particulièrement à la littérature queer et féministe. Après des études à la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Genève, elle a bénéficié, à l'automne 2020, d'un mentorat du Collège des traducteurs Looren. Sous le regard avisé de Mathilde Vischer, elle a traduit les *spin-off* du dernier roman de Pierre Lepori, *Effetto notte*. C'est sous la supervision de la même mentore qu'elle a traduit pour *Le Courrier* l'incipit de *Cercando il mio nome*. Elle nous parle de ce travail dans un texte à lire sur notre site.

ECD